

# T O U N D R A

par

JACQUES ROUSSEAU



Extrait de "Liaison", janvier 1950  
Montréal, Canada

## TOUNDRA

par

JACQUES ROUSSEAU

### *Plaine arctique*

Plaine infinie qui ondule, sédiments figés en feldspath et en quartz, bouclier canadien, première nef à voguer sur les flots archéens.

Houles de gneiss moutonnées par l'océan glaciaire, magma strié sous le mordant cristal, blocs erratiques semés par le glacier en fuite, eskers qui serpentent, drumlins et monadnocks, témoins anciens des inhumaines froidures.

Roche broyée dans l'étau quaternaire, roche rongée de lichens dartreux, sol maigre voilant une glace éternelle, tapis que vert-de-grise la flore, épiderme troué d'ostioles argileux où suinte le tjaele sans vie.

Plaine vide d'arbres, plaine vide d'hommes. Désert arctique sans fin. Toundra.

### *L'absent*

J'ai découvert l'arbre quand il n'y avait plus d'arbres. La soif donne du goût à l'eau et la souffrance exalte la joie. Dans le désert vide d'arbres, j'ai entendu bruissier les arbres.

Minuscules saules verts, sans chaleur et sans vie, vous donnez le regret du bon feu d'épinette: le bois résineux qui crépite dans le poêle, la fumée qui embaume la marmite, la flamme chaude et nourrie, l'abondance.

J'ai vécu la nostalgie des conifères glauques. Revenant de la toundra, je les ai vus, sur la crête, les premiers arbres vivants, verts, droits comme des mâts, toute une rangée, et comme les Indiens, j'ai crié: *Chéchékatouk!*: l'épinette noire!

Antique associé des hordes algonquines, l'épinette noire c'est le bon génie, l'essence de la forêt avec ses hommes et son gibier.

Depuis longtemps sevrés des taillis hirsutes, encore mal à l'aise comme au lendemain d'un cauchemar, pour le seul plaisir de bûcher

mes hommes ont brandi la hache. O! la chanson des copeaux qui giclent comme des lames!

Et quand le poêle, gavé, a chanté, comme un affamé qui rêve des festins, j'ai songé: Vie intense mais superficielle des arbres, manteau vivant d'un astre sans vie, arbre qui secrète l'ombre ou qui muselle le vent, mère du Feu et de la Culture, esquif au grand mâit qui penche sur le flot, arbres de partout, conifères étalant la verdeur sur la nécropole des ramures passées, bouleau qui engendre le wigwam et le canot, bois de brésil d'où naît la Découverte, cocotiers aux mamelles joufflues caressées par la chevelure des feuilles, arbres aux aromates, arbres aux fruits, arbres aux huiles, vous tous, les arbres qui souriez au soleil, vous fuyez la toundra.

### *Soleil*

Maître du temps et des saisons, coursier flamboyant qui retrace sans cesse le périple des jours et des ans, tu agites les vents et bouscules les tempêtes, tu peuples le ciel de nuées et la terre de verdure.

Venu du Tropique au Septentrion, chassant la longue nuit d'hiver par le long jour d'été, la terre toute entière passe d'une neige sans fin à une chaleur si brève.

O soleil accablant de l'été arctique! Depuis des jours, aucun nuage pour tiédir la flamme du ciel. Je cherche l'ombre, j'ai l'obsession de l'ombre. Je fuis l'étuve de la tente pour l'abri du canot renversé sur la grève, avant de retrouver l'huile vive du lac. J'ai plein les yeux des océans de lumière, j'ai plein la peau des saharas de soleil, la toundra exhale une haleine fiévreuse. Pas d'arbres, pas d'ombre, pas de pluie. Un ciel d'enfer. Bienvenue la nuit de deux heures, source de fraîcheur entre le lent crépuscule et l'aurore précoce!

Mais dès qu'un cumulus enneige le soleil, une glace éternelle, sous quinze pouces de sol, libère les frissons depuis longtemps enfouis.

Et la pluie viendra, qui rend gourds les doigts, et le vent sifflant, qui arrache les larmes et courbe l'échine.

La nuit progresse, hantée par la gelée. La tente s'entrouve sur le jeu endiablé des aurores boréales, le froufrou d'organdi des marionnettes célestes.

Les fleurs n'ont pas un mois, quand déjà meurent les fruits. Septembre fissure le sol, les poudreries renaissent et le soleil s'enfuit.

## *Flore*

Un souffle tiède caresse la toundra et la flore engourdie se réveille en sursaut. Avant que naissent les feuilles sur les arbustes dévêtus par l'hiver, la turgescence des sexes fait éclore les bourgeons et les chatons libérés poudroient leur pollen jaune.

A la neige des hivers, succède celle des dryades. Bouleau glanduleux prostré sur le sol, saule qui mime les herbes et cassiopée qui mime les mousses, camarine des courlis, raisins d'ours et bluets, plaquebière aux fruits ambrés, lédons veloutés, linaigrettes balançant des boules de duvet, boutons d'or, immortelles et kalmia, rhododendron pourpre, arabette et drave, fougère odorante, épilobe charnu, saxifrages, loiseleuria et diaspensia, toutes les fleurs arctiques éclatent dans le tapis de lichens blancs. Pourquoi Rimbaud dit-il: "Les fleurs arctiques, elles n'existent pas!"?

Rivée à la falaise par un ombilic ténu, buvant le suc des pierres et le carbone gazeux, comme l'autre manne jadis au temps de l'Exode, la tripe-de-roche grisâtre accumule des réserves pour le chasseur mourant perdu dans le désert hivernal.

## *Portage*

Au fil de l'onde ou contre le courant, propulsé par l'aviron qui ondule en cadence, le canot trace un sillon mouvant qui s'évase pour mourir sur la rive, imperceptible clapotis où scintille la grève.

Né de la rencontre de l'homme et du bouleau, léger comme le vent, plus vif que l'eau, le canot suit le fil emmêlé des ruisseaux ou, perché sur les épaules, glisse comme une bête gigantesque parmi les épinettes drues des forêts et la broussaille des tourbières.

Le canot sur la tête et le paqueton sur le dos, le collier au front pour alléger l'épaule, le voyageur engagé dans la toundra à la pointe du jour s'embourbe dans les lichens saoulés de rosée; mais, quand le soleil les arrache à leur griserie, ils s'émiettent en crissant sous les pas.

Des jours! des semaines! et toujours le canot coule sur l'eau ou navigue dans l'air au milieu d'un paysage invariable et sans vie.

## *Bestioles infernales*

...Paysage invariable et sans vie? Et pourtant ce murmure qui remplit l'atmosphère, ce crépitement sur la tente comme la pluie en averse, ce bruissement d'ailes vibrant dans un ciel mort, cette clameur

étourdissante de bestioles inhumaines, cette boucherie monstrueuse, cette plaie infernale.

Voyez-les, par milliers, les maringouins striés, couvrant comme un velours le vêtement plein de suint. Voyez-les naviguer, perçant l'air de leur trompe, pattes relevées comme pour porter une voile, se poser, vingt ensemble, sur la peau toujours moite, enfoncer posément dans la chair leur canule et boire plein leurs entrailles à même votre vie. Gonflées comme des outres, saoules de volupté et de sang, ayant sacrifié au rite qui sauve l'espèce, les femelles vident dans leurs œufs la substance de leur chair. L'hiver passera et les lève-culs des étangs reprendront le cycle ancestral des maringouins piqueurs et des mam-mifères piqués.

Ah les maudites mouches noires, "satanées" mouches noires! Celui-là bénit les maringouins qui connaît les mouches noires. Vous respirez les mouches, vous éternuez les mouches. Noirs comme un vent de sable, des essaims vous assaillent et, tels la poudrerie, vous fouettent et vous lacèrent. Tuméfiés et sanglants, brûlant de leurs morsures, rageant de désespoir, vous reprenez le collier. Le gel seulement ramènera la paix.

### *L'aventure*

Des exploits surhumains, des dangers sans nombre? Non ce n'est pas ça l'aventure. Hanter des rivières, des lacs et des forêts qu'aucun Blanc n'a jamais entrevus, s'arrêter le soir au pied d'une cataracte qui n'a coulé pour les yeux de personne, assister la nuit à la danse des "clairons", s'en aller en avant dans l'immense sauvagerie où mieux que partout on se sent tellement chez soi, médusé par l'appel de l'inconnu, toujours au guet, cherchant le nouveau, l'inattendu, ce que personne ne sait, contribuer à l'accroissement du savoir humain et, qui sait? du bonheur humain, c'est ça l'aventure.

Ne demandez jamais à l'explorateur, encore tout nimbé des solitudes lointaines, de raconter ses plus beaux souvenirs. Vous ne comprendriez pas, peut-être, s'il disait: "C'est le vent soufflant dans la vallée, la lune perchée entre deux épinettes, la cascade qui chuinte, le gloussement du ruisseau, le cri strident de la buse sur la falaise au-dessus de ses niais, la nostalgie du pinson chanteur, le clapotis menu de la vague du canot, le petit esquimau qui sourit à sa mère dans le capuchon de l'anorak, la trouvaille sur la plage d'un caillou qui narre l'histoire de la terre ou, sur le talus, une plante que personne n'a encore vue, une herbe insignifiante, sans nom, qui ajoute un chaînon aux connaissances humaines". Ce sont là grandes aventures.

## Vie

Immobile et branchu, le panache d'un caribou surplombe la colline comme un buisson. Fouettée par le vent qui terrasse le moustique, la bête happe le lichen, se redresse et rumine. Les mâles sevrés d'amour errent seuls à l'aventure, pendant que les biches élèvent leurs veaux loin de la bêtise des hommes, laquelle surpasse celle des bêtes.

Un air de volupté soudain emballe les cervidés: rassemblé par les ondes du rut, le troupeau renaissant émigre vers d'autres pâturages. Quand l'ardeur sexuelle s'émousse, les mâles blasés s'éloignent et la horde s'éparpille. Les femelles ensemencées continuent l'espèce, menacées par le loup, l'homme et son fils, le feu.

Une étincelle, une seule, a frôlé le lichen. Comme une traînée de poudre, la colline s'embrase, les bouleaux nains crépitent de résine, le nuage opaque progresse à la course et, dans la nuit, le rouleau de feu avance, sinistre. Prisonniers dans leurs terriers, les lemmings s'affolent, incapables de fuir cet enfer. Plus de lemmings, absents les renards blancs; plus de lichens, plus de gras caribous. Avec les saules, s'enfuient les ptarmigans. Après la toundra verdoyante, la roche noircie, le désert, la mort.

## L'homme

Dernier venu sur la terre d'Amérique, héritant un sol maigre dont personne ne voulait, campé sur le roc littoral pour mieux surveiller la mer, harponnant du kayak le narval et le morse, mangeur de muktok cru et de graisse figée, esclave des chiens attelés au kometik, prévoyant pour ses bêtes, mais pour lui sans lendemain, de l'iglou à la tente sur un sol toujours triste, riant de ses petits yeux, riant de sa face pleine au fond de son parka bordé de poil de carcajou, avec son harpon, sa lampe de pierre et ses huttes, l'esquimau continue le paléolithique.

Femme à la vertu déliquescence protégée par l'odeur fétide du noudjouk, prête à partager l'amour comme on partage le loup-marin, mère avant d'être épouse, entourée de morveux, triomphante elle ballotte son petit dans le grand anorak.

La mèche de linaigrette s'éteint dans la lampe de pierre. Sur la plate-forme commune, entre deux robes d'ours, la maisonnée repose et des formes nues s'enlacent. Dehors, roule dans l'espace la plainte des chiens, lugubre et inhumaine. Au loin dans la plaine, où personne ne vit, seule une bête nocturne, craintive et silencieuse, cherche encore dans le noir une proie assoupie. La toundra sommeille à la lueur froide de l'aurore boréale.